



Ordre de convocation sous les drapeaux (recto-verso) adressé à Marcel Koenig le 24 août 1938 (Coll. particulière)

Fille de Malgré-Nous

# Christiane Koenig, épouse Paul Mengus

Christiane Koenig est née le 16 décembre 1934 à Strasbourg (Bas-Rhin). Ses parents résidaient au 12, rue des Dentelles. Sa petite enfance s'écoule, entourée de sa Grand'mère et de ses parents.

voyagea beaucoup. Je me l'imaginai d'ailleurs combattant des fauves et chevauchant d'étranges bêtes à deux bosses.

Ce n'est qu'en 1939 que mes souvenirs deviennent plus précis. J'allais sur mes 5 ans!

## Premières frayeurs!

Le masque à gaz était une affreuse chose ressemblant à une tête de monstre et qui sentait mauvais. J'avais peur d'étouffer. Bon gré, mal gré, même en m'opposant farouchement, on réussit à m'affubler de cette chose immonde.

Nous devons quitter notre petit nid. Papa étant mobilisé au 23<sup>e</sup> Régiment de forteresse à Soufflenheim, c'est nous les femmes (pas de ministère de la condition féminine pour



nous défendre) qui devions assurer notre évacuation.

Petite parenthèse, je vois encore Grand'mère chapeauté d'un petit bibi avec des fleurs séchées tordre le cou de notre petit canari adoré «Hansele». Geste que je trouvais affreux, mais qui au fond a permis à notre petite boule jaune de ne pas crever de faim ou de mourir sous les dents des nombreux chats qui rodaient dans les rues.

Chargée chacune d'une valise, de nos masques à gaz et moi en plus de mon petit «Fritzele» (petit ourson en peluche), nous nous sommes lancées dans une cohue identique à celle des jours de grève du XXI<sup>e</sup> siècle. Nous avons été dirigés vers des wagons munis de banquette en bois. Une grosse bête noire soufflant de la vapeur et bouffant du charbon nous a menés vers notre destin. Tout cela était très impressionnant et sans l'inquiétude des adultes cela aurait pu être une grande aventure.

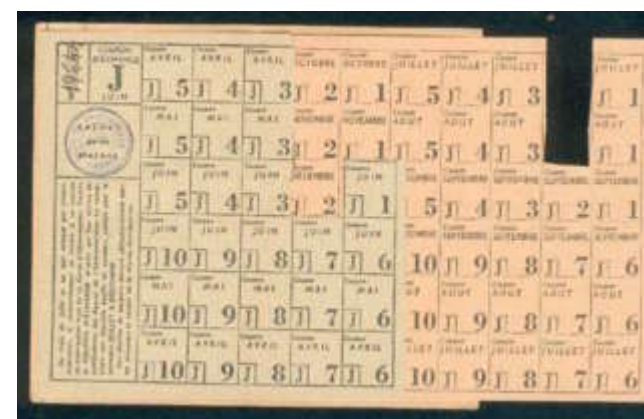
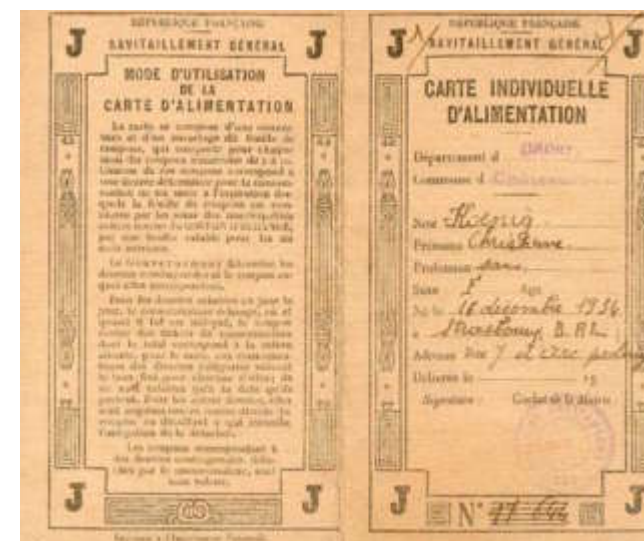
Après un voyage sans fin nous arrivâmes au but. Après une nuit passée sur la paille dans

un hall immense, j'appris que nous étions à Châteauroux.

Pourquoi Châteauroux dans l'Indre et pas Périgieux ou Clairvivre? Tout simplement parce que la Manufacture des Tabacs (SEITA) de Strasbourg y était déplacée et que Grand'mère y travaillait comme cigarière, puis comme téléphoniste. Maman, momentanément sans travail, l'avait suivie.

Dès le lendemain de notre arrivée, c'est à dire le 4 septembre 1939, nous prenions possession de notre petit logement réquisitionné chez des gens épatants, rue Jeanne d'Arc prolongée. C'était une grande pièce munie d'une cheminée, d'un placard et juste équipée d'un évier, d'une table et de trois lits (dont un lit cage)... La maison se trouvait entre un pont de chemin de fer et un bouilleur de cru... bonjour les odeurs!

Maman restait au foyer pendant que Grand'mère travaillait à la Manufacture de Tabacs. Noël 1940 fut toutefois tristounet pour nous, malgré les cadeaux reçus des voisins et des trois petits camarades: Papa nous manquait.



Carte d'alimentation établie à Châteauroux au nom de Christiane Koenig (Coll. particulière)



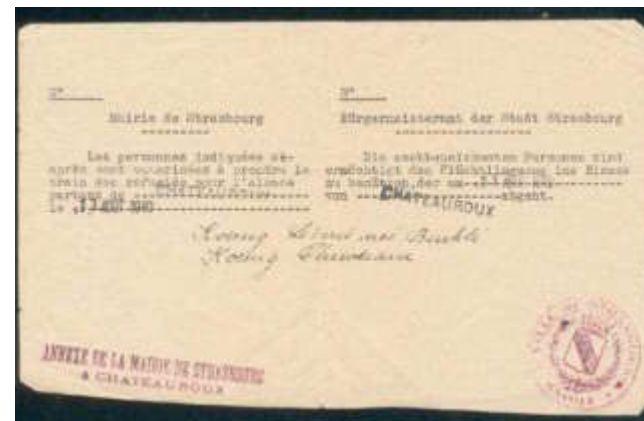
Marcel Koenig lors d'une permission à Châteauroux (21 janvier - 1<sup>er</sup> février 1940) (Coll. particulière)

### Avions italiens sur Châteauroux

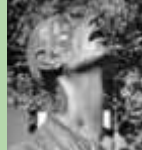
Quelle joie de revoir Papa le 21 janvier 1940! Les voisins avaient même déposé des victuailles devant notre porte! Vêtu de son uniforme kaki, il portait crânement son képi et surtout ses „wickelgammassche“ (bandes molletières). J'étais toute fière de montrer à mes copains que j'avais aussi un papa. Il m'a même accompagné à mon école, dont je ne sais plus le nom. Par contre, je me souviens très bien de notre maîtresse Melle Violant: c'était une vraie caricature avec ses lunettes cerclées de noir.

Le départ de Papa pour Strasbourg, le 14 février 1940, nous laissa inquiètes et tristes.

Même à Châteauroux nous n'étions plus tranquilles. Pris pour cible par les alliés des Allemands, en l'occurrence les Italiens dont la cocarde sur les avions ressemblait à celle des Français, nous ne trouvions rien de mieux à faire que de nous abriter sous ce fameux pont de chemin de fer! Quelle bonne idée! C'est précisément ce pont qu'ils cherchaient.



Laissez-passer et autorisation, pour Léonie et Christiane Koenig, à prendre le train des réfugiés au départ de Châteauroux. Documents établis le 11 août 1940. (Coll. particulière)



Je vois encore très nettement les pilotes dans leur carlingue avec leur serre-tête sur le crâne... C'est là que j'ai vu les premiers blessés parmi des civils évacués et qui avaient pris place dans des trains mitraillés par les Italiens.

Quelque temps après, les soldats allemands en *Feldgrau* ont débarqué. Très gentils, ils tentaient d'amadouer la population en distribuant des friandises. Notre voisin, M. Caillaux, le bouilleur de cru, était très embêté, son âne ne voulait plus lui obéir: il s'appelait «Hitler».

Plus de nouvelles de papa qui avait été fait prisonnier près de Haguenau. Mais, dès sa démobilisation en juillet 1940, il réintégra le corps des sapeurs-pompiers de Strasbourg.

Nous, de notre côté, sommes revenues à Strasbourg en août 1940. Voyage de retour angoissant. Qu'allions nous trouver dans cette Alsace annexée au *Reich*? Choc plus grave encore pour moi qui avais perdu mon «Fritzele» (j'y pense encore maintenant après plus de 60 ans!).

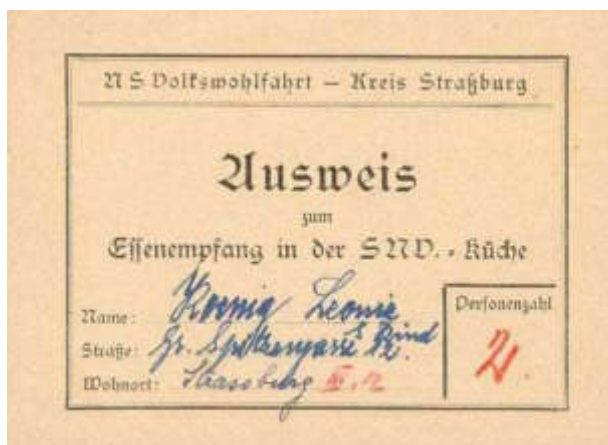
## A Strasbourg

C'était un soir de décembre, je me souviens vaguement avoir entendu, peu après le hurlement des sirènes, des détonations. Maman paraissait inquiète. C'était la première attaque aérienne de Strasbourg par les Anglais.

Avec papa nous faisons des figurines en plomb que nous jetions dans l'eau froide pour obtenir de drôles de forme. Malgré la présence des Allemands, les jeux d'enfants reprenaient le dessus: les parties de glisse le long du chemin de halage, à côté du pont Saint-Martin, sur une luge datant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle furent épiques. Tout le monde se moquait de moi! On se faisait également des frayeurs au bord de l'écluse, face à l'usine de chocolat Schaal... J'ai également souvenance des *Kléberlé*, sandales dotées d'une semelle en bois rigide avec



Laissez-passer établi au nom du pompier (désormais prénommé) Marcellus Koenig le 24 juin 1940. (Coll. particulière)



„Ausweis zum Essenempfang“ (recto-verso) valable du 14 au 16 août 1940. (Coll. particulière)

lesquelles on se coinçait douloureusement les orteils; en hiver, nous avions de vrais sabots dans lesquels on se tordait les chevilles tellement la neige restait collée aux semelles.

En août 1940, Papa, jugé politiquement incorrect au sein de la *Feuerschutzpolizei*, alla travailler dans une ébénisterie à la Krutenau.

En octobre 1940, vêtue d'un tablier noir à liséré rouge, Maman me traîna à l'École Saint-Louis, quai de Finkwiller, et là, ô joie, je fus jugée trop malingre pour aller dans la première classe allemande... Mais, je n'y ai pas échappé l'année suivante.

Nous restâmes jusqu'en juin 1942 rue des Dentelles.

### *Sportgemeinschaft SS - Strassburg*

De bouche à oreilles, Papa apprit qu'un bel appartement de concierge allait se libérer. Une des conditions pour l'obtenir: pouvoir réparer des barques et autres canoës en bois. Maman et Grand'mère, déclarées *Franzosenkopf*, donc indésirables, ne travaillaient plus, la décision fut prise de déménager vers les

beaux quartiers de la ville, au 22 Illwallstrasse. C'était une solide maison de 1881 en grosses pierres taillées dans du grès des Vosges. Nous allions habiter un bel appartement au 2<sup>e</sup>. Quel luxe: nous avions toutes les commodités!

Au premier étage il y avait les vestiaires et une salle de réunion, pompeusement appelée «Casino» avec un «zinc» (bar). Au rez-de-chaussée, un immense garage abritait de nombreux bateaux de tout calibre avec, au fond, l'atelier de Papa. Avant la guerre, cela s'appelait le Cercle Nautique de Strasbourg et c'était le lieu de rencontre de la «jet set» de Strasbourg. Réquisitionné par les Allemands, il devint la „*Sportgemeinschaft SS*“. Malgré l'invasion des officiers SS pendant la journée, faisant claquer leurs bottes et hurlant des ordres, le soir, en catimini, de mystérieux personnages se rencontraient dans le fameux Casino: c'était des amis résistants... N'y avait-il pas de meilleure planque?

### Rencontre avec la Gestapo

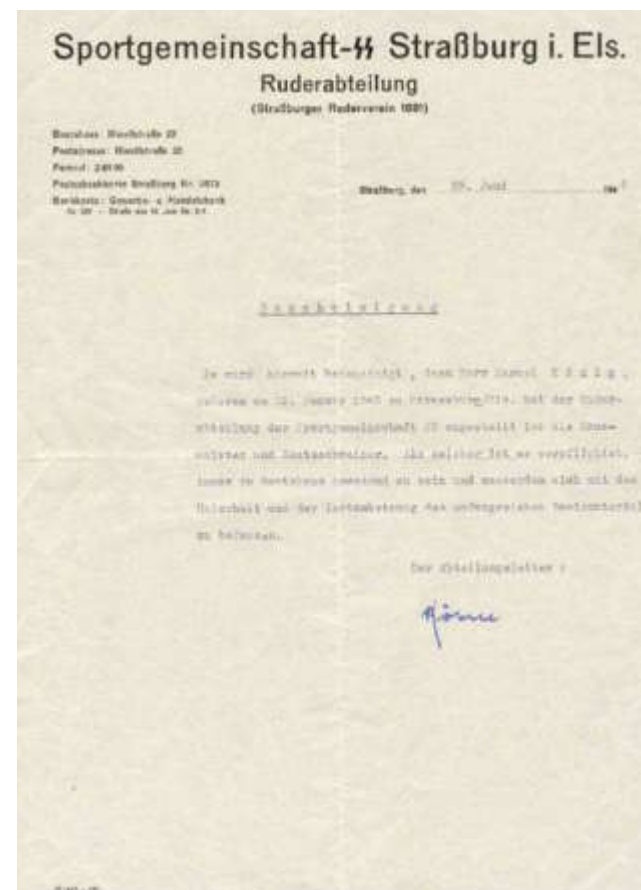
En juin 1942, Papa est nommé *Bootschreiner* et travaillait encore dans l'ébénisterie de la



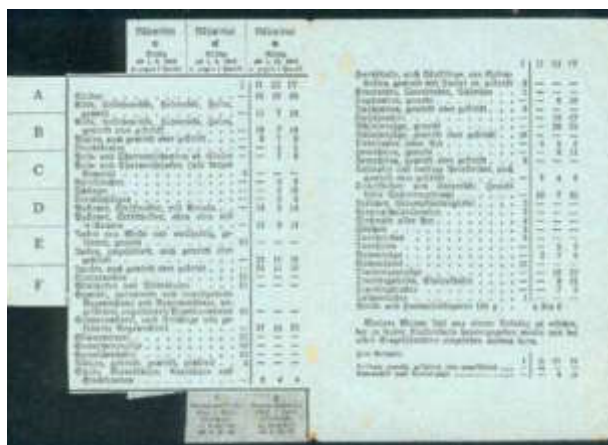
Krutenau dont le patron était allemand. Lors d'un *Kamaradschaftsabend*, peut être un peu trop arrosé, notre «Alsacien» se révolta et insulta les Allemands en les traitant de *Schwowepack*. Dénoncé par un collègue, il fut convoqué à la Gestapo et cuisiné pendant 24 heures. C'est grâce à l'intervention d'un officier allemand, grand blessé de guerre, et qui avait assisté à cette fameuse soirée, qu'il fut libéré.

Scolarisée en octobre 1942 à la *Gudrunschule* (Institution Ste-Clothilde), je n'étais pas une élève très studieuse. Détestant royalement les Allemands, je ne participais que mollement au „*Heil Hitler!*“ matinal et les „*Räder müssen rollen für den Sieg*“ me laissaient de glace. Je souffrais toutefois beaucoup pour un petit copain légèrement handicapé, un vrai souffre douleur de notre maîtresse qui le frappait régulièrement avec une règle sur ces pauvres petites jambes couvertes d'excéma.

Petite compensation extrascolaire: c'était les sorties que nous faisons à la campagne avec mes copains, les «Schageble» (leur nom était Jacob). Nous partions le matin dans la



Attestations selon lesquelles Marzel Koenig est officiellement nommé, le 29 juin 1942, concierge de la „*Ruderabteilung der Sportgemeinschaft-SS*“ (Cercle Nautique de Strasbourg avant l'Annexion). Il est, en tant que menuisier, également chargé de l'entretien des canots (*Bootsschreiner*). Son épouse Leonie est à son tour nommée concierge le 4 mars 1943. (Coll. particulière)



„Dritte Reichskleiderkarte“ pour les filles de 3 à 15 ans (recto-verso) au nom de Christel (anciennement Christiane) Koenig. La carte est valable jusqu'au 31 décembre 1942. Coll. particulière)



Convocation, datée du 5 février 1942, d'Yvonne Koenig à la Luftschutz-Hauptschule pour y suivre une Kriegsausbildung. (Coll. particulière)

Schnerr, genre de navette, pour arriver à Lampfertheim via Vendenheim. On nous lâchait dans les champs de pommes de terre, car nous avions pour mission de ramasser le maximum de doryphores, que nous mettions dans des cornets fabriqués dans du papier journal. Le soir, nous revenions avec notre cargaison de bestioles, je ne me souviens plus quelle fut notre récompense. En même

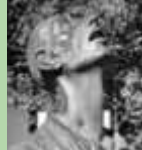
de l'Est, je n'ai malheureusement plus aucune trace à part un télégramme en provenance de Silésie Silberberg Eulengebrirg.

Dès le départ de Papa, Maman fut embauchée comme Hausmeisterin, mais vu le faible revenu elle travailla en même temps comme comptable dans une librairie de la Place Kléber, la „Buchhandlung Metzger“ de

temps, par bravade, nous compositions de jolis bouquets avec les trois couleurs de la France (marguerites, bleuets et coquelicots). Nous avions un certain succès dans le tram qui nous ramenait; une allemande a même voulu nous les acheter!

### Waffen SS!

Le 23 avril 1943, Papa fut convoqué au centre de recrutement de Morhange. On lui annonça qu'il allait être incorporé dans la Waffen SS. Il eut même droit au fameux tatouage sous le bras, signe distinctif des SS. Je sais qu'il alla au front



Marcel Koenig, incorporé de force dans les *Waffen SS* en 1943 (Coll. particulière)

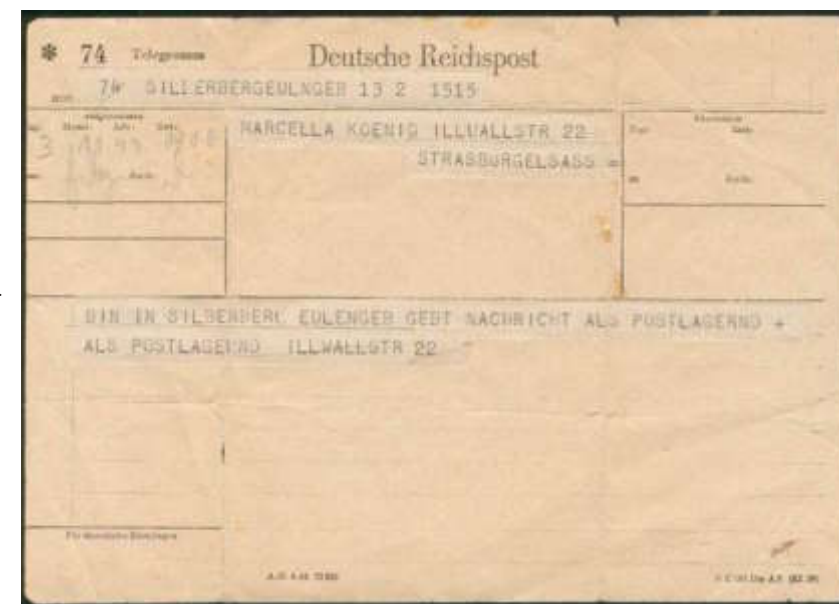
Stuttgart (actuellement Librairie Kléber, le tout ayant été reconstruit après la guerre).

Grand'mère et moi étions donc seules. Dénoncées par une charitable voisine (alsacienne) de nous exprimer en français, on nous menaça de nous faire partir du jour au lendemain pour Karlsruhe en *Umschulung*. J'avais de sacrés problèmes pour l'appeler „Oma“.

Un jour un officier SS - de la pire espèce - hurla des ordres à Grand'mère qui, évidemment (elle était originaire de Paris) ne comprenait rien à son jargon, prit sa mine la plus

ahurie et se fit passer pour sourde et muette! Rageusement, l'Allemand se précipita sur un tableau d'affichage et le remplit d'une écriture gothique (*Sutterlinschrift*). Grand'mère prenait un air de plus en plus débile et l'officier, furieux, repartit en jurant!

Nous devons également nous débrouiller pour palier à une pénurie d'aliments frais, car le citadin mangeait de la vache enragée malgré les *Ersatz* et les tickets de ravitaillement (étant enfant unique je n'avais droit qu'à un quart de lait frais entier par jour). Nous étions donc obligé d'aller *Hamstere* (se ravitailler). De bon matin nous partions, maman chevauchant un antique vélo, moi assise à l'arrière, destination Kolbsheim. Nous devons louvoyer car c'était „*Streng Verboten*“ de s'approvisionner chez les paysans qui eux-mêmes étaient contrôlés et surveillés par les *Bauernführer*. De temps en temps, des actions de répression étaient entreprises. On était fouillé et les denrées transportées con-fisquées. Outre les amendes immédiatement perçues, la provenance des achats devait être déclarée.



Télégramme envoyé de Silésie le 3 novembre 1944 (Coll. particulière)



Reichseierkarte valable à partir du 13 novembre 1944. (Coll. particulière)

### Bombardements!

Dans notre maison il n'y avait pas de cave, donc aucun abri. Nous devions nous réfugier dans la cave de la maison voisine. C'était un abri précaire, pratiquement de plain-pied, sans aucun renforcement. Des étudiants d'avant 14/18 y avaient habi-

té: les murs et les plafonds étaient remplis de dessins représentant des têtes de morts, des fantômes tenant des faux et des graffitis du style „In hundert Jahre wieder...“ etc... Vraiment macabre pour la gamine que j'étais. Toute la maisonnée, ainsi que d'autres voisins, s'y réfugiaient en cas d'alerte. Cet abri était meublé (lits, tables, chaises). Il y avait également une bassine remplie d'eau et des morceaux de chiffons qui devaient être mouillés et mis devant la bouche en cas d'effondrement de la maison. Les murs mitoyens des fondations étaient percés d'une porte en briques préfabriquées, qu'on pouvait facilement enfoncer grâce à une masse qui se trouvait à proximité, et permettant le passage d'une maison à l'autre.

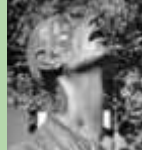
Le bombardement du 6 septembre 1943 n'était, paraît-il, en aucun cas comparable aux *Terrorangriff* (attaques de terreur) effectuées sur les villes allemandes pour détruire et casser le moral de la population allemande. Celui-là ne devait toucher que des objectifs stratégiques limités, mais qui, du fait de la tactique employée par les Américains (un tapis de bombes lâchées très largement de



„Bezugsausweis für Mangelwaren“ (recto-verso) pour se procurer les denrées rares.



(Coll. particulière)



part et d'autre de l'objectif), ont fait des dégâts importants, notamment dans toute la partie Sud de Neudorf, entre la rue Rathshausen et la ligne de chemin de fer. Beaucoup de Strasbourgeois pensaient d'ailleurs que l'aviation alliée ne s'attaquerait pas à une ville alsacienne. La population fut totalement surprise. Les bombardiers larguèrent quelques centaines de bombes dont des incendiaires. Une partie de Neudorf prit l'aspect d'un paysage lunaire. De nombreux morts et blessés furent à déplorer.

A partir du printemps 1944, l'offensive aérienne alliée sur une grande partie de l'Europe occidentale s'intensifia en prévision du débarquement. Les voies de communication furent particulièrement visées. Strasbourg allait à nouveau être sérieusement touchée à six reprises.

Le 1<sup>er</sup> avril 1944 la partie Sud de Neudorf a été touchée, ainsi que la Meinau. La population avait cette fois pris l'alerte au sérieux et s'était mise à l'abri. De ce fait, il y eut moins de morts et de blessés, mais de nombreuses maisons furent endommagées et détruites.

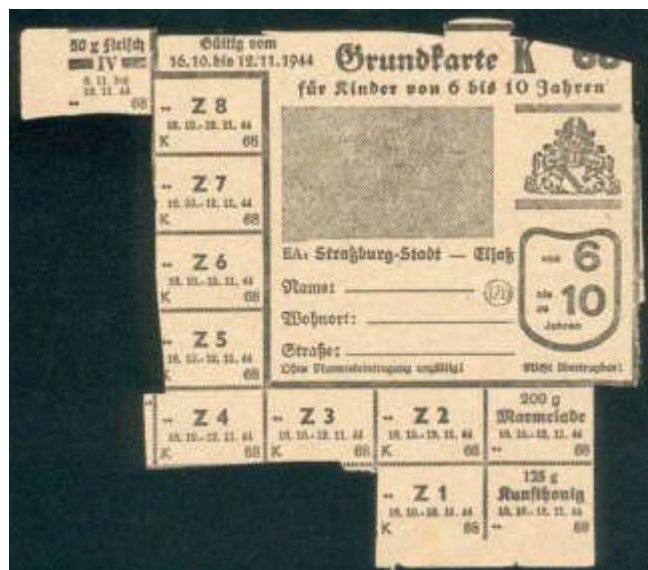
Lors du bombardement du 27 mai 1944, veille de Pentecôte, ce sont les usines d'aviation Junker et la voie ferrée qui étaient visées. La Meinau fut à nouveau touchée ainsi que Schiltigheim et Bischheim. La maison de mes grands-parents, rue Henri Heine - pardon *Chamisotstrasse* - fut légèrement touchée. Grâce à un laissez-passer maman a pu se rendre sur les lieux.

Les bombardements des 19 juillet et 3 août 1944 avaient pour objectif la gare de triage de Hausbergen. Le bombardement a été efficace car ce sont surtout les installations ferroviaires qui ont été touchées. Je pense que cela devait être l'aviation anglaise, beaucoup plus précise.

Le 11 août 1944, par une très belle journée, donc visibilité parfaite, le centre de Strasbourg fit l'objet d'une attaque massive. Les alertes étaient presque quotidiennes et il n'était pas rare de voir passer des formations de plusieurs centaines de bombardiers qui allaient attaquer le Sud de l'Allemagne. Les Strasbourgeois ayant toujours la conviction que leur ville ne serait pas attaquée durent



Leonie Koenig est autorisée, le 27 mai 1944, à se rendre dans le quartier bombardé de la Meinau (Coll. particulière)



„Grundkarte für Kinder von 6 bis 10 Jahren“ valable du 16 octobre au 12 novembre 1944. (Coll. particulière)

déchanter. Les premières escadrilles lâchèrent leurs cargaisons sur Cronembourg, Schiltigheim et Bischheim. Une autre vague d'appareils se dirigea vers le centre et, après le lancement d'un signal fumigène caractéristique, lâcha ses bombes. La cathédrale fut touchée avec l'Oeuvre Notre-Dame, le Palais des Rohan et l'Ancienne Douane. A la place Gutenberg et dans la rue des Veaux de violents incendies firent rage. Au Port au Pétrole, un réservoir fut touché. On voyait les flammes de chez nous: le ciel resta embrasé quelques jours. Strasbourg connaîtra encore de nombreuses alertes.

Le 25 septembre 1944, par une journée pluvieuse et sans visibilité, nous avons subi le plus violent bombardement. C'est le centre de la ville, place Kléber (Karl Roos Platz pour les Nazis), rue du 22 novembre, la Gare, la Poste centrale, le quartier de la Bourse ainsi que Bischheim, Lingolsheim et Ostwald qui furent touchés. Des milliers d'immeubles endommagés et détruits et beaucoup de morts et de blessés. Les pertes humaines furent surtout importantes dans le quartier de la Gare. Plusieurs trains venaient d'arriver (j'avais sur-

pris une conversation d'un agent de pompes funèbres qui disait que les secouristes transportaient les têtes des morts).

C'est ce jour là que nous avons vu rentrer maman les genoux et les bras en sang, les habits déchirés, pleins de poussière de ciment, mais vivante! C'était toujours une grande angoisse pour les familles: on ne savait jamais dans quel état on allait retrouver son habitation.

Il y eut encore trois attaques, les 28 et 30 septembre ainsi que le 17 octobre, provoquant des dégâts minimes.

Petit rayon de soleil pendant ces terribles journées, ce fut le jappement d'un petit chiot que j'avais récupéré après un bombardement. Je l'ai évidemment ramené à la maison et, en lui donnant le biberon, nous avons réussi à le sauver. Il nous resta fidèle pendant 13 ans.

Pendant les alertes et les bombardements, c'était l'horreur. J'avais une peur atroce, à tel point que j'avais comme un 6<sup>e</sup> sens. Je me précipitais sur ma petite valise bien avant que



l'alerte se déclenche: je la sentais! Les alertes de nuit étaient terribles pour moi: s'habiller en vitesse, descendre dans le noir, car on n'avait pas le droit d'allumer les lumières, etc...

Le soir, bien camouflées dans notre cuisine, maman me faisait lire les contes des Frères Grimm et, de ce fait, j'oubliais un peu ma peur. La journée, dès qu'il y avait une alerte, je descendais seule à la cave - Grand'mère ne m'accompagnant jamais -, les mains crispées sur le *Luftschutzgepäck*, petite valise qui contenait les papiers les plus importants et un minimum d'effets indispensables à une survie.

Pendant les bombardements, lorsque le sol tremblait sous vos pieds, que les murs bougeaient, dans le noir - la lumière s'étant bien sûr éteinte -, je m'accrochais désespérément aux basques d'une voisine allemande, *Frau Otto*, mère de quatre enfants, qui avait la gentillesse de s'occuper aussi de moi. Nous ne savions jamais si la prochaine bombe serait pour nous. Le bruit des avions, ainsi que le sifflement des bombes et leur détonation étaient insupportables.

A la fin des bombardements, lorsque la *Entwarnung* (fin d'alerte) des sirènes retentissait, on sortait hébété des caves. Au loin on voyait de la fumée et, au-dessus de la ville, un nuage de poussière s'élevait. J'étais seulement rassurée lorsque je voyais maman revenir; pour elle aussi le cauchemar prenait fin puisque tout le monde était en bonne santé.

Pendant ce temps aucune nouvelle de papa. Accrochées à la radio, nous écoutions, clandestinement, des nouvelles de Londres qui nous informait sur l'avance alliée. Derrière la porte de la cuisine, maman avait fixé une grande carte de France sur laquelle elle déplaçait, au fur et à mesure, des petits drapeaux.

### Drôle de visite!

Début septembre 1944, deux dames portant des habits de deuil, une jeune et une grisonnante, sont venues supplier maman de cacher respectivement leur frère et leur fils. C'était un membre du Cercle Nautique, déserteur de l'Armée allemande. Venu en «perme», il avait réussi, lors d'un bombardement, à s'enfuir du train qui le ramenait au



Publication d'actes de décès de civils suite au bombardement du quartier de Neudorf, à Strasbourg, le 6 septembre 1943 (*Straßburger Neueste Nachrichten* du 15.09.1943)

(Coll. particulière)



*Haushaltsausweis pour l'année 1944. Le dernier volet porte la mention „Diese Karte hat Gültigkeit bis zum 16. September 1945“ (« Cette carte est valable jusqu'au 16 septembre 1945 »).*

mère et de la sœur, il trouva donc refuge à la „SS Sportgemeinschaft“! En cas d'une descente des Allemands, une cachette était prévue dans une chambre froide dont la porte était camouflée par un grand tableau noir. On risquait gros! A partir du 30 août 1944, une prime de 100 à 500 Marks était accordée au délateur.

La menace grandissante d'une nouvelle offensive alliée entraîna la mobilisation générale de toute la main d'œuvre disponible qui

front de l'Est (les Allemands ramenaient automatiquement les permissionnaires alsaciens vers la Russie de peur qu'ils désertent!). Porté soi-disant disparu par les autorités militaires allemandes, il fallait à tout prix lui trouver un endroit où se cacher. Ne pouvant refuser, vu la détresse de la

devait être envoyée dans les Vosges et autour de Strasbourg. Dans toute la ville fut organisé le *Schantzeinsatz* (travail de retranschement). Maman fut donc convoquée, puisqu'elle était sans travail suite au sinistre de la librairie qui l'employait. Cela concernait d'ailleurs encore d'autres femmes n'ayant pas atteint 55 ans. C'était vraiment un travail de force. Mais cet effort fut tout à fait inutile et disproportionné par rapport aux résultats obtenus!

Toujours sans nouvelles de Papa, qui d'ailleurs n'aurait même pas eu le droit de venir puisque les permissions à destination de l'Alsace furent supprimées (*Urlaubssperre*) à daté du 6 septembre 1944, sauf pour les Alsaciens ayant fait preuve d'héroïsme... ou ceux concernés par le décès d'un des leurs.

Cependant nous remarquons à de multiples signes que l'Armée allemande était en train de craquer. Les restrictions se faisaient nombreuses, des entreprises allemandes étaient transférées vers l'intérieur du *Reich*, des véhicules de toutes sortes passaient à travers la ville en direction de Kehl, etc... Des mesures



énergiques étaient prises à l'encontre des troupes en retraite et des fuyards... Mais quelle joie pour nous!

Le 22 octobre 1944, le *Gauleiter* Wagner créa le *Volksturm*.

### „Si kumme!“

En novembre 1944, les derniers civils allemands partirent. Nous entendions tonner les canons au loin et, la nuit, le ciel était illuminé par des éclairs. „Si kumme!“ («Ils viennent!»). Ce petit mot passait de bouche à oreille. On était tout à la fois plein d'appréhension et de joie!

Dernière bravade de gosses: par petits groupes, on se tenait près du petit pont surplombant l'Ill, près du quai Rouget de l'Isle, et nous nous moquions de l'affolement des femmes allemandes qui nous demandaient la direction du pont de Kehl! On leur indiquait cependant toujours le bon chemin.

Maman avait pris le risque d'informer notre voisine allemande de l'arrivée imminente de nos libérateurs. Elle croyait encore au

«Grand Reich». Elle fit quand même ses valises à temps et parti avec ses quatre enfants. Son mari était *Hauptmann* (capitaine) dans l'Armée allemande, sans être un nazi.

Le 23 novembre 1944 était une journée froide et brumeuse. Les détonations des canons se faisaient entendre de plus en plus fort. Munie d'un grand cabas en toile et mes tickets de rationnement, je me rendis encore chez le boulanger qui se trouvait allée de la Robertsau.

Personne ne s'attendait à une arrivée si rapide de la 2<sup>e</sup> DB. Maman, qui se trouvait au centre ville, rentra avec un des derniers trams encore en circulation.

C'est le lendemain que j'ai vu les premiers chars français déboucher au quai Rouget de l'Isle.

A la recherche d'aliments, les caves allemandes étant bien achalandées, les pillages étaient devenus monnaie courante; les gosses imitaient les adultes. Ayant récupéré une soupière blanche remplie d'une poudre, genre



Les libérateurs sur la place Broglie à Strasbourg. (Coll. L'Ami hebdo)



Centre de rapatriement des incorporés de force du Wacken à Strasbourg. (coll. Koenig/Mengus)

bouillon gras, je me suis retrouvée toute seule au coin de la rue Stoeber. En voyant les soldats casqués, mitraillette au poing marchant à côté des chars, j'ai tout laissé tomber et j'ai pris la poudre d'escampette... Ils n'avaient pas l'air de rire, leur visage était sévère... Ils se sont arrêtés devant notre maison le «SS Truc..» pensant sans doute y trouver des Allemands. Notre déserteur était heureusement parti. Grand'mère, avec sa gouaille et son accent de titi parisien, les a rassurés. Les sourires sont revenus ainsi que les embrassades. Un drapeau français, sorti de sa cachette, flotta bientôt à notre balcon.

Epoque bénie pour les gamins. Nous recevions du «singe» (*Corned Beef*), du saindoux et du chocolat. Ensuite ce fut l'arrivée de l'Armée américaine. Ils étaient stationnés boulevard de l'Orangerie. Nous leur apportions des drapeaux avec la croix gammée, en retour nous recevions des conserves et des... cigarettes.

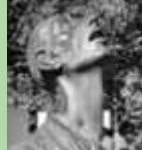
### Les Allemands reviennent!

En janvier 1945, c'est la grosse panique! Les Allemands reviennent! Compromis par le

déserteur que nous avons caché et dont tout le monde connaissait l'existence, nous avons naturellement peur des représailles. Nous n'avions aucune connaissance, ni les moyens d'aller nous réfugier de l'autre côté des Vosges comme certains ont pu le faire. A nouveau nous entendions les canons tonner. Des patrouilles allemandes parvinrent à franchir le Rhin et à s'infiltrer jusqu'en bordure de l'Orangerie.

Energiquement défendue par les troupes françaises et surtout les gendarmes, près de Kilstett, les Allemands n'ont pu reprendre Strasbourg, malgré de multiples efforts.

Le 11 février 1945, le Général de Gaulle, après s'être recueilli à la cathédrale de Strasbourg, édifice mutilé par les bombes et les obus, passa en revue les défenseurs de Strasbourg, place Broglie: tirailleurs algériens, FFI et Brigade Alsace-Lorraine. Les copains et moi étions évidemment au premier rang. Les tirailleurs algériens «Goumier», vêtus de leur djellaba, coiffés d'un turban, nous faisaient peur, malgré leur gentillesse et leurs sourires, parfois édentés!



Au cours du deuxième trimestre 1944-1945, ce fut le retour à l'école qui est redevenue l'Institution Ste-Clothilde. Les maîtres allemands furent remplacés par des sœurs de Ribeauvillé. Sur le chemin de l'école, nous devions souvent nous mettre à l'abri puisque Strasbourg subissait encore les tirs de l'artillerie allemande. Nous ramassions des éclats d'obus. Cela dura jusqu'au 15 avril 1945.

Maman alla proposer ses services à la Croix Rouge française et travailla au Centre de rapatriement du Wacken, dans l'espoir de voir revenir Papa via ce centre.

### „Christiane s'ich diner Pape!“

Juillet 1945. Pour nous les enfants, c'étaient les vacances scolaires. Nous profitions du beau temps pour nous baigner dans l'Ill qui n'était pas encore polluée. Sur la route, un homme très maigre et bronzé cheminait lentement, comme s'il hésitait à avancer. Il regardait anxieusement vers notre maison. Tout à coup une amie me cria „Christiane s'ich diner Pape!“. Ne me reconnaissant pas, je n'osais venir à sa rencontre. C'est là qu'il m'a sourit et d'une voix enrouée m'a appelé.

Enfin je m'approchais et timidement embrassais ces joues creuses. Reprenant vraiment conscience de sa présence, je pris le vieux vélo de Grand'mère et, d'une seule traite, me rendis au Wacken chercher Maman.

Après une longue séparation la famille était à nouveau réunie. C'était le 2 juillet 1945. Il se reposa quelques jours et nous raconta enfin ses pérégrinations. Après la Silésie, il partit pour la Hongrie, à Budapest, où il fut chargé de s'occuper de la *Feldküche* (roulante). C'était un «vieux» de 34 ans... ses compagnons l'appelaient *Vater*. Le siège de Budapest commença. La ville fut encerclée par la terrible Armée russe, les «Yvan». Il y eut énormément de morts et de blessés parmi les Allemands. Toutefois, il réussit à s'en sortir avec un cheval et sa *Feldküche*.

Fait prisonnier par les Russes, il subit l'horreur d'un camp à ciel ouvert où les prisonniers étaient entassés, serrés comme des sardines et à même le sol. Traité moins que des chiens, la nourriture leur était jetée et il fallait se bagarrer pour un morceau de pain rassis et boueux.



Léonie Koenig (debout au milieu) au Centre de rapatriement du Wacken (coll. particulière)



**Déclaration d'arrivée — Anmeldung** **COMMISSARIAT**

Le 2 juillet 1945 personnel de service militaire et de réserve de la Wehrmacht

N. 1048666666 No. 22 Rue General Lohse

Pour les personnes qui arrivent de l'étranger, d'Allemagne, de France et d'Alsace, il est obligatoire de déclarer leur arrivée à la Wehrmacht.

| Nom et prénom | Matricule | Date de naissance | Lieu de naissance | Service    | Poste      | Statut de famille | Statut de mariage |
|---------------|-----------|-------------------|-------------------|------------|------------|-------------------|-------------------|
| Koenig Marcel | 111111    | 11.11.18          | Strasbourg        | Strasbourg | Strasbourg | Strasbourg        | Strasbourg        |

Strasbourg le 2 juillet 1945

Signature de l'officier chargé de la déclaration: Koenig

Déclaration d'arrivée de Marcel Koenig à son domicile datée du 2 juillet 1945. Il est indiqué comme venant de la Wehrmacht afin d'éviter toute tracasserie relative à son enrôlement, pourtant involontaire, dans les Waffen SS. (Coll. particulière)

Impossible de prendre contact avec les gardiens qui étaient de vraies brutes, surtout si on a été un Waffen SS.

Du jour au lendemain cela changea: transféré, bien entendu à pied, dans un camp américain en avril 1945, les conditions de survie s'améliorèrent. Après plusieurs tentatives pour prendre contact avec les gardiens, il trouva enfin un officier américain qui, ayant eut vent de l'incorporation de force des Alsaciens dans l'Armée allemande, le sortit de ce camp de misère. Pensant bien faire, l'Américain lui enleva son tatouage en le charcutant avec je ne sais quoi! Résultat: ce fameux tatouage s'était transformé en une vilaine cicatrice purulente ne laissant pas de doute sur son origine.

### Fin du calvaire

Très diminué physiquement et moralement (il ne pesait plus que 45 kg), il fut d'abord hospitalisé, puis dirigé sur un centre de rapatriement de Linz. Habillé proprement avec un costume brun rayé, identique à celui de tous ses camarades, il retrouva enfin son Alsace.

Il réintégra le Corps des sapeurs-pompiers de Strasbourg le 15 septembre 1945. Lavé de tout soupçon, les cinq années de « mise à pied » forcée de la *Feuerschutzpolizei* lui furent rendues.

La „SS Sportgemeinschaft“ redevint le Cercle Nautique de Strasbourg.

Toutefois, dans la vie courante, nous rencontrions encore beaucoup de difficultés. Le gaz de ville ne fut rétabli qu'après le 26 juin 1945. Nous manquions encore cruellement de denrées fraîches; tout était encore rationné. Le marché noir fleurissait. La partie la plus aisée de la population trouvait tout sur un « marché parallèle ». C'était encore une période bénie pour les commerçants et les paysans qui abattaient clandestinement le bétail.

C'est aussi le temps des règlements de compte, pas toujours justifiés. Il y avait une telle haine contre les délateurs. D'ailleurs, à la Meinau, il y avait un centre d'épuration dans lequel on retrouvait des Allemands n'ayant pu partir, ainsi que des Alsaciens soupçonnés



Marcel Koenig s'était lié d'amitié avec un Allemand, Siegfried Werner, ici prisonnier de guerre des Américains en 1946-1947 (PW: Prisonner of War). A sa libération, il est passé voir son copain Marcel avant de regagner ses foyers en Allemagne. (Coll. particulière)

d'intelligence avec les Allemands. Enfin les années noires s'estompaient. Je pouvais à nouveau dormir tranquillement, plus d'alerte, plus de bombardement.

Un mauvais rêve me poursuivait cependant ou plutôt un cauchemar: Je me trouvais dans la rue Mercière, face à la cathédrale, qui était un immense tas de gravats. Il ne restait que quelques pans, de la fumée se dégageait et on entendait une étrange musique. Il y avait des cadavres et, tout à coup, des squelettes revêtus de grands manteaux noirs se dirigeaient vers moi! J'avais beau reculer, ils essayaient toujours de m'attraper... Heureusement, je me réveillais dans mon lit à côté de Grand'mère.

Après une colonie de vacances à Lourdes, spécialement destinée aux petits citadins les plus malingres et les plus touchés psychologiquement, je retrouvais le train-train de tous les écoliers. C'est là que s'arrête mon long récit sur une petite enfance sous l'annexion allemande».



Le sapeur-pompier Marcel Koenig en 1946. (Coll. particulière)



Photographies prises en Silésie ramenées par Marcel Koenig

